Jacques-Olivier BOUDON, *Le plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*

Paris, Belin, 2017, 288 p.

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44603>

DOI : 10.4000/assr.44603

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 207-208

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Jacques-Olivier BOUDON, *Le plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 10 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44603> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44603>

Ce document a été généré automatiquement le 10 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Jacques-Olivier BOUDON, Le plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français

Paris, Belin, 2017, 288 p.

Frédéric Gugelot

RÉFÉRENCE

Jacques-Olivier BOUDON, Le plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français, Paris, Belin, 2017, 288 p.

- 1 En l'an 2000, les propriétaires du château de Picomtal dans les Hautes Alpes, rénovent une partie du plancher. Ils découvrent que le menuisier qui avait réalisé le même travail dans les années 1880 avait écrit au crayon, sous les lattes, ses pensées et les histoires de sa vie et de son village. Conscient que ces textes ne seraient découverts que bien après sa mort – « Heureux mortel, quand tu me liras, je ne serai plus » –, il livre de façon « sincère » (p. 212) bien des secrets d'une communauté rurale en pleine mutation au début de la Troisième République entre construction du chemin de fer et lent exode rural.
- 2 Ce message d'outre-tombe, l'historien Jacques-Olivier Boudon en livre l'interprétation et en dégage les principaux apports. Le menuisier Joachim Martin est un silencieux, un discret indéniablement mais il perçoit bien les tiraillements qui traversent son monde en train de disparaître, c'est la « fin des terroirs ». Si Martin a sa langue dans sa poche, il a le crayon libre et dénonce corruption, petites et bassesses des uns et des autres, arrangements entre notables, ou au sein des familles. Il s'offusque des déviances, des multiples infanticides, des relations coupables. Il aime sa famille et note des leçons de bon sens selon lui : « Ami lecteur quand tu prendras femme demande lui son instruction et non pas d'argent pour dot. » (p. 212).

- 3 Il démontre une réelle culture historique et littéraire, il écrit en français sans mots de patois, il se passionne pour les faits divers et les grands criminels. Le village se laïcise doucement et le budget alloué au culte diminue lentement. Les liens se distendent. Martin témoigne d'un républicanisme tempéré, aux accents anticléricaux : « La république a fait de belles choses en 1881. Janvier et février a fait fermer 200 couvents, diminué les curés et les évêques d'un tiers. A prohibé les croix au cimetière et les honneurs fantasques. [...] Mis le service militaire à 40 mois de présence au corps [...] 4 milliards qu'elle a dépensés en France pour les écoles publiques. Conquis la Tunisie » (p. 115). Bien que sa mère fût d'origine protestante, Martin est élevé dans la religion catholique. Il goute peu les interventions du prêtre contre les bals ou dans la vie privée : « D'abord je lui trouve un grand défaut de trop s'occuper des ménages, de la manière que l'on baise sa femme [...]. De quel droit misérable. » (129). La surveillance de la sexualité apparaît bien comme une des raisons de l'éloignement masculin de la pratique. Joachim Martin entre même en conflit avec le prêtre, mais sans se détacher du catholicisme. S'il reconnaît le rôle social du curé, il condamne sa pratique médicale qui s'est révélé désastreuse pour plusieurs membres de sa famille et son commerce avec les femmes, en particulier sa sœur. Le prêtre reste néanmoins le dispensateur des sacrements et l'ordonnateur de la vie culturelle.